L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.

BUREAUX, No 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI, 30 MARS.

FEUILLETON.

LE

BARON DE TRENCK,

PAR

MM. OCTAVE FERÉ ET D. SAINT-IVYES

DEUXIÈME PARTIE.

L'EXIL

UNE MAUVAISE CAUSE.

(Suite.)

—Bien ! Et le diplomate avec un ton de sonnette d'honneur qui sonne, tout-de bien maintenant les événements ?

—Eh bien avec beaucoup, répondit Trenck avec une ironie qui perce malgré lui, je commence à comprendre.

—Pourquoi il de l'indécision à vous demander ce qui vous amène dans ce palais !

—Du reste pas, jamais, Excellence, car je n'ai pas oublié que je vous ai dit que de prétentions avis. Je viens solliciter du prince son intervention auprès de Sa Majesté, pour être admis à voir mon cousin, prisonnier d'Etat à Spandau.

Le diplomate hocha la tête.

—Mauvaise affaire ! Je connaissez mon cousin, le colonel des pandours ?

—A vous dire vrai, je ne l'ai jamais vu. Une suite de désagréments bizarres ont contrecarré nos projets de rencontre. Mais il m'a en toute occasion, dernièrement encore en apprenant les persécutions dont j'étais l'objet, montré une vive sympathie ; c'est donc mon devoir, aujourd'hui que le sort se trouve contre lui, de lui venir au aide à mon tour.

—Oui, c'est d'un bon parent et d'un galant homme, et je vous honorais si....

—Achevez ; Excellence, si !.....

—Si ce dernier n'avait pour objet quelqu'un de plus digne.

—Que dites vous, Excellence !.... Mon cousin !.....

—Eh ! mon jeune ami, vous venez de me déclarer vous même que vous ne le connaissiez que par des offres de service, et, d'après ce que je vous, vous n'avez pas mis en offres à l'épreuve.

—Votre Excellence ajouterait-elle foi aux dénonciations qui poursuivent le baron Français ?

—Si vous me connaissez un peu, vous devez savoir qu'on ne m'influence pas aisément. J'ai pour habitude de me formuler moi-même mon opinion. Eh bien ! je me fais parce que vous portez le même nom, ce qui est le seul rapport que je veuille trouver entre vous, mais votre cousin est un méchant homme.

—Alors, que me conseillez-vous donc ?

—Mon Dieu, mon avis est que vous n'obtiendrez rien, parce qu'il y a contre lui des accusations accablantes, et surtout des actes de cruauté dignes d'un cannibale. Je le crois condamné d'avance, ou très près de l'être définitivement.

—Vous m'inquiétez et m'effrayez.

—C'est votre parent ; je n'ose pas vous dire de ne pas vous mêler de lui, ce dont je souhaite de tout mon cœur que vous n'ayez pas à vous repentir ; mais ici, encore plus qu'à Berlin, il est bon d'être prudent. Rappelez vous ce conseil d'un homme qui est véritablement votre ami ... adieu.

Frédéric ressuma quelque impression à ce petit discours. Mais sa généreuse nature l'emporta sur ces considérations, qui lui semblaient empreintes d'un certain reflet d'égoïsme diplomatique. Son tour était arrivé, il entra chez l'archiduc.

C'était une physionomie affable et bienveillant dans la vie privée, autant qu'habile et brave dans les camps ; il accueillit avec empressement cet ancien adversaire, et, tout en lui faisant comprendre à quel point le chef des pandours avait ingrat au position par sa dernière équipée, il lui promit de s'occuper de sa demande.

Etait-ce son bégaie de cour, ou bien l'affaire était-elle réellement aussi difficile qu'on le lui avait dit ? Toujours est-il que le temps se passait et que le résultat n'arrivait pas.

Frédéric essaya d'obtenir de l'intendant Schlepperl des renseignements sur les connaissances, sur les allures de son cousin, afin de trouver une voie quelconque, une entrée, un point de ralliement.

Mais Schlepperl ne savait rien, ne pouvait rien indiquer, et en revenait, au milieu de ses phrases mielleuses, à protester de son dévouement, et à offrir au plus jeune des cousins de l'empereur avec la même délicatesse que son aîné, s'il avait quelque affaire à lui confier.

Il manifestait d'ailleurs une désolation d'autant plus profonde, qu'il craignait qu'on voulait employer pour le prisonnier, et le baron Frédéric ne se compromit à son tour aux yeux de la cour.

Bref, notre héros, d'abord étonné de cette attitude, finit par se demander si maître Schlepperl, qui ne pouvait ignorer les dispositions prises par son cousin en sa faveur, ne cherchait pas à omettre leur rapprochement, pour entretenir du froid entre eux ? Ce n'était qu'une supposition, mais il en résultait de l'obscurité.

Renoncant à rien obtenir de ce personnage, il résolut de s'aider lui même, et il commença par se renseigner sur la composition de l'entourage de l'impératrice et sur les dignitaires de l'Etat.

La timidité n'était pas son défaut, il possédait le sentiment de sa valeur, et d'ailleurs, sa présence à Vienne ne fut pas plus tôt connue, qu'il lui fut que à se montrer pour se voir recherché.

Le nom qu'il portait, la gloire dont il s'était couvert, la réputation que lui avaient valu ses heures exceptionnelles, lui rendirent faciles tous les accès ; il fut merveilleusement servi par des dames du monde aristocratique.

Il était pour elles le héros d'aventures mystérieuses qui lui, maintenaient leur imagination. La discrète oisiveté dans laquelle il se renfermait sur ce chapitre, le rendait plus intéressant à leurs yeux.

Son belles manières, sa bonne grâce naturelle en dépaisaient pas ces belles femmes, et malgré l'hostilité avec laquelle le roi avait disimulé l'intrigue amoureuse de son jeune favori avec sa sœur, comme il n'y a pas de secret absolu pour les heureux, on en répétait tout bas que ce brillant cavalier avait été distingué à Berlin par de très grandes dames, et même par une princesse.

Heureux encore si l'on n'ajoutait pas un nom qui ajoute à cette chronique piquante et sérieuse !

Dans sa détention, ces avances n'étaient pas à dédaigner ; l'estime qu'on faisait de lui pour lui lui rendait ses carrières interrompues, étoit brisée par sa disgrâce et son exil. Mais il songeait moins encore à lui même qu'à ce parent dont le malheur l'intéressait d'autant plus qu'il voyait une analogie avec le sien.

Gracieusement admis chez le prince Charles, il en tirait peu à peu faire ouvrir les salons les plus recherchés, sans en excepter ceux du régent, auquel, par faiteur, les courtisans donnaient, dans l'intimité du palais, le titre d'empereur. Ce prince aimable, renommé pour sa qualité, partageait non seulement le trône, mais pouvait faire encore acte de souveraineté, tandis qu'il sémoignait de l'amour dont le portait honorait Marie-Thérèse. Il jouissait d'ailleurs heureux pour avoir droit à ses sympathies, mais ne montrait le point indifférent pour la jeune et déjà illustre proscrit.

Une autre maison, non moins importante et non moins recherchée, s'ouvrit encore à lui, ce fut celle du prince de Kaunitz, le premier ministre, le confident et le pivot de toute la politique de l'impératrice. Le prince de Kaunitz, dont la réputation d'amabilité est plus tard prendre un si grand ascendant sur Mme de Pompadour elle-même, était comme le régent, un homme d'une grâce et d'une bienveillance accomplies.

Ne sachant que le mépriser rare, le mérite passait toute exagération, même personnel, le courtisan ne a la vengeance et à l'envie, il forçait son rivale à reconnaître la supériorité de son caractère. C'est lui, si nous ne nous trompons, qui proposait à Marie-Thérèse, dans une circonstance grave, en fait maréchal, pour la prudence du conseil antique.

—Mais cet homme est votre cousin désormais ! s'écriait impératrice.

—Madame, répondit Kaunitz, il est ami de l'ami ; c'est le seule chose qu'il faille considérer.

Enfin, et pour abréger cette galerie des illustrations de la cour de Vienne, le jeune baron avait rencontré chez le comte de Kaunitz, gouverneur de cette capitale et l'un des plus grands seigneurs, un accueil plus amoureux encore, un moins plus intime, non cordial que partout ailleurs, car cet important dignitaire, sombre infiment des conseils de la couronne, prédisait de la cour ailleurs, se trouvait être un ami compagnon de père de Frédéric. Ce fut lui qui le prit plus qu'une connaissance, ce fut un véritable ami, qui, en lui faisant comprendre à quel point le chef des pandours avait ingratité sa position par sa dernière équipée, il lui promit de s'occuper de sa demande.

Etait-ce son bégaie de cour, ou bien l'affaire était-elle réellement aussi difficile qu'on le lui avait dit ? Toujours est-il que le temps se passait et que le résultat n'arrivait pas.

Frédéric essaya d'obtenir de l'intendant Schlepperl des renseignements sur les connaissances, sur les allures de son cousin, afin de trouver une voie quelconque, une entrée, un point de ralliement.

Mais Schlepperl ne savait rien, ne pouvait rien indiquer, et en revenait, au milieu de ses phrases mielleuses, à protester de son dévouement, et à offrir au plus jeune des cousins de l'empereur avec la même délicatesse que son aîné, s'il avait quelque affaire à lui confier.

Il manifestait d'ailleurs une désolation d'autant plus profonde, qu'il craignait qu'on voulait employer pour le prisonnier, et le baron Frédéric ne se compromit à son tour aux yeux de la cour.

Bref, notre héros, d'abord étonné de cette attitude, finit par se demander si maître Schlepperl, qui ne pouvait ignorer les dispositions prises par son cousin en sa faveur, ne cherchait pas à omettre leur rapprochement, pour entretenir du froid entre eux ? Ce n'était qu'une supposition, mais il en résultait de l'obscurité.

Renonçant à rien obtenir de ce personnage, il résolut de s'aider lui même, et il commença par se renseigner sur la composition de l'entourage de l'impératrice et sur les dignitaires de l'Etat.

La timidité n'était pas son défaut, il possédait le sentiment de sa valeur, et d'ailleurs, sa présence à Vienne ne fut pas plus tôt connue, qu'il lui fut que à se montrer pour se voir recherché.

Le nom qu'il portait, la gloire dont il s'était couvert, la réputation que lui avaient valu ses heures exceptionnelles, lui rendirent faciles tous les accès ; il fut merveilleusement servi par des dames du monde aristocratique.

Il était pour elles le héros d'aventures mystérieuses qui lui, maintenaient leur imagination. La discrète oisiveté dans laquelle il se renfermait sur ce chapitre, le rendait plus intéressant à leurs yeux.

Ses belles manières, sa bonne grâce naturelle en dépaisaient pas ces belles femmes, et malgré l'hostilité avec laquelle le roi avait disimulé l'intrigue amoureuse de son jeune favori avec sa sœur, comme il n'y a pas de secret absolu pour les heureux, on en répétait tout bas que ce brillant cavalier avait été distingué à Berlin par de très grandes dames, et même par une princesse.

Heureux encore si l'on n'ajoutait pas un nom qui ajoute à cette chronique piquante et sérieuse !

Dans sa détention, ces avances n'étaient pas à dédaigner ; l'estime qu'on faisait de lui pour lui lui rendait ses carrières interrompues, étoit brisée par sa disgrâce et son exil. Mais il songeait moins encore à lui même qu'à ce parent dont le malheur l'intéressait d'autant plus qu'il voyait une analogie avec le sien.

Gracieusement admis chez le prince Charles, il en tirait peu à peu faire ouvrir les salons les plus recherchés, sans en excepter ceux du régent, auquel, par faiteur, les courtisans donnaient, dans l'intimité du palais, le titre d'empereur. Ce prince aimable, renommé pour sa qualité, partageait non seulement le trône, mais pouvait faire encore acte de souveraineté, tandis qu'il sémoignait de l'amour dont le portait honorait Marie-Thérèse. Il jouissait d'ailleurs heureux pour avoir droit à ses sympathies, mais ne montrait le point indifférent pour la jeune et déjà illustre proscrit.

Une autre maison, non moins importante et non moins recherchée, s'ouvrit encore à lui, ce fut celle du prince de Kaunitz, le premier ministre, le confident et le pivot de toute la politique de l'impératrice. Le prince de Kaunitz, dont la réputation d'amabilité est plus tard prendre un si grand ascendant sur Mme de Pompadour elle-même, était comme le régent, un homme d'une grâce et d'une bienveillance accomplies.

Ne sachant que le mépriser rare, le mérite passait toute exagération, même personnel, le courtisan a la vengeance et à l'envie, il forçait son rivale à reconnaître la supériorité de son caractère. C'est lui, si nous ne nous trompons, qui proposait à Marie-Thérèse, dans une circonstance grave, en fait maréchal, pour la prudence du conseil antique.

—Mais cet homme est votre cousin désormais ! s'écriait impératrice.

—Madame, répondit Kaunitz, il est ami de l'ami ; c'est la